



savin

Souvenirs de rencontres 1954-1973

Pierre Palué

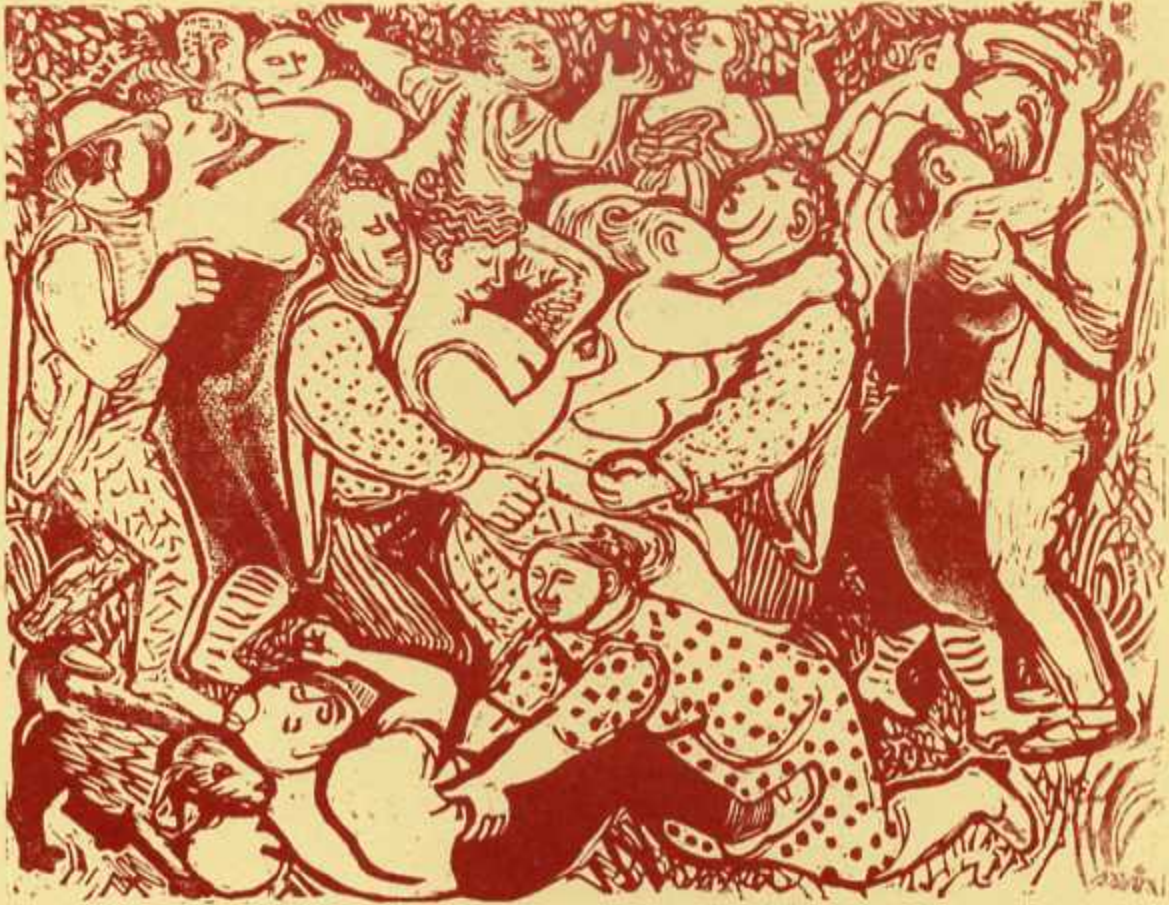
*Études
Diémoisises*

ÉTUDES DRÔMOISES

CP PAP 61467
ISSN 0240-3994



LA CUEILLETTE DES POMMES 54x73



LA KERMESSE

Bois gravé

27x21

Saveur de Savin

Savin a une magnifique façon de s'approprier le suc de la terre qui nourrit sa palette en toute saison. Ainsi sa peinture est porteuse des chants du monde campagnard. On la sent vivante des vibrations du terroir et des couleurs du paysage. Elle en est même odorante et savoureuse.

On peut légitimement parler de la terre de Savin comme on parle de la terre de Sienna. Elle est caractéristique de son art, ocrée avec des touches de vert et de rouge, chaude, douce au toucher, luisante sous le soc de la charrue, admirablement nourricière. On la devine lourde de fruits et de moissons humaines dans un été brûlant qui va faire aimer un automne capiteux. Et sur cet univers passionnément terrien, le ciel lui-même a de la peine à infiltrer son azur.

Cependant, au cœur de l'œuvre de Savin, il existe un constant hommage au peuple des champs, à la race née des sillons, hommes musculeux, femmes sensuelles. Ils savent, au soir des fenaisons ou des vendanges, goûter le repos, boire, manger ensemble, danser à l'occasion, et s'aimer sans façon dans la complicité d'une nature ruisselante de bienfaits. Cette peinture ressemble à une miche de pain dorée sortant du four, dans laquelle mord une bouche gourmande. En fait, cette œuvre est très féminine, grâce à des paysannes charnelles aux seins lourds comme des fruits mûrs, et qui ont mission de recommencer le monde sans cesse, mais aussi grâce à un goût profond et calme du bonheur.

En 1970 à Nice, où il exposait ses tableaux au Palais de la Méditerranée, Savin m'avait confié face à la mer : "Là, je suis loin de mon univers, des paysans de Dieulefit, des collines dauphinoises, des repas joyeux sous les marronniers, des siestes amoureuses, des bruits et des silences de la vie rustique."

C'est la pure vérité et rien n'est plus vrai que cette peinture.

Ah, saveur de Savin !

Pierre Vallier

C'est, je crois, en 1941 que j'ai vu, pour la première fois, au musée de Valence, des œuvres de Maurice Savin. Étaient exposés trois tableaux : un intérieur de boucherie avec des hommes découpant un quartier de bœuf pendu, un intérieur avec une femme au torse nu, et un paysage assez austère comme sujet. C'était une route tournante avec au fond une colline et des buissons. *La boucherie* devait être un tableau ancien peint dans une gamme sourde d'ocres, de gris et de roses. La manière rappelait un peu celle de Renoir : des touches emmêlées posées avec un pinceau souple.

J'appréciais ces tableaux pour leur sincérité mais, à l'époque, mes yeux et mon esprit étaient surtout pleins des œuvres de Van Gogh, Cézanne, Matisse, Bonnard dont j'avais découvert les œuvres depuis peu. Les tableaux de Savin que j'avais vus n'existent plus. Lors d'une exposition au musée en 1955 Savin les échangea contre des œuvres plus récentes mais au lieu de les garder tels quels, il entreprit de les retravailler,

L'on m'a souvent demandé comment, habitant dans un petit village drômois, j'avais pu entrer en relation avec un peintre réputé, à Paris, pour son désir d'isolement. Comme nous le verrons, c'est à cause d'une erreur dans la copie d'un mot. J'avais créé à Romans en 1950 une modeste Ecole d'Art fréquentée par des amateurs pleins d'enthousiasme. Ils m'apportèrent leur aide pour organiser un salon de peinture qui, quelques années plus tard, devint relativement célèbre sur le plan national. Dans une liste envoyée aux peintres et mentionnant certains participants, il y avait le nom de "Sahul". Par erreur, on imprima le nom de Savin qui, lui, n'avait nullement accepté d'exposer.

Dès que je découvre la chose, j'écris à Savin pour lui faire des excuses et j'ajoute : "Pour tout arranger, j'espère que vous accepterez d'exposer". Ce qu'il fit en me répondant aimablement :

"Je suis heureux d'apprendre que vous viendrez à Paris à la fin de ce mois. Je serai content de vous rencontrer et je compte absolument sur votre visite". (6 février 1954).

Quelques mois après, présent à Paris, je lui téléphone, renouvelle mes excuses et il paraît touché par ma démarche. Enhardi, je lui demande si, sans le déranger, je pourrais passer rapidement le voir et il me répond, *"Venez donc demain déjeuner"*. Savin, à cette époque, commençait à avoir une grande notoriété et j'étais, à la fois, heureux et intimidé à l'idée d'être reçu chez lui. J'avais, à l'époque, trente quatre ans...

Le jour fixé, me voici, à midi, à la porte de cette maison, rue Pauly, où je reviendrai si souvent au cours des années suivantes. Le peintre vient m'ouvrir. Je ne puis mieux traduire mon impression qu'en citant des extraits d'un texte qu'écrivait, plus tard, Armand Lanoux.

"Le visage est d'un homme de La Renaissance, paysan, guerrier ou moine bourru... Le masque est taillé à la serpe, par méplats, sous les cheveux blancs, le front vaste, un peu oblique... le regard est sombre dans tous les sens du terme, et les sourcils en accusent encore l'expression lasse, presque un ressentiment... Ce visage où une anxiété qui ne s'accepte pas rejoint la rigueur, dans une tristesse étonnée."

Armand Lanoux note aussi :

"Il parle peu. Il a la réputation d'être taciturne et semble vouloir s'y tenir. Il se méfie, cache sa tendresse et souvent... il bougonne."

Ce sont de très justes remarques.

Comme on s'en doute, les rapports avec un tel homme, lorsqu'on se risque à lui rendre visite, ne sont pas faciles. J'essaie pourtant de trouver des sujets de conversation : le travail d'éducation artistique fait à Romans, l'organisation du Salon de Peinture. Savin écoute en silence. Parfois quelques paroles ou grognements dont on ne sait s'ils sont approbateurs ou non. Assez embarrassé, je me demande "ce que je suis venu faire dans cette galère" et d'autres visiteurs plus illustres que moi ont dû se poser la même question.



LES MOISSONNEURS

Lithographie

26x19

Lorsque le repas est commencé, l'atmosphère se détend petit à petit. J'ai remarqué, plus tard, que Savin, à la fois fin gourmet et un peu gourmand, retrouvait la parole devant une table bien garnie et quelques verres de bon vin. Après une longue période de mutisme, il se met à parler d'abondance. Il évoque des souvenirs : Valence où il a passé sa jeunesse et fait ses études, les amis qu'il avait et qu'il n'a plus revus. Il semble content que, par le biais d'un "Salon", je l'aide à renouer avec sa région, à laquelle, manifestement, il reste très attaché. Je lui apporte, en quelque sorte, un peu "d'air du pays". Le repas terminé, il m'invite à monter à l'atelier par un escalier tournant en bois parfaitement ciré. La pièce où il travaille est vaste, claire, avec divers meubles et objets que l'on retrouve peints dans ses œuvres. Un grand chevalet ancien sert de support aux toiles en cours de travail.

Savin commence à me montrer des tableaux qu'il pose contre le chevalet. Une surprise m'attend.

J'avais certes beaucoup d'estime pour les œuvres vues ça et là, au hasard d'expositions, mais mon admiration était tout de même limitée. Et voilà que je vois défiler devant mes yeux une série de tableaux étonnants qui vont être pour moi une révélation : des paysages presque abstraits avec des formes s'imbriquant les unes dans les autres, des personnages magnifiquement dessinés, des natures mortes admirables. Tout cela marqué par le style si personnel de l'artiste. C'est avec une certaine émotion que je me dis brusquement "cet homme est plus qu'un bon peintre. C'est un grand peintre". Mon admiration doit se lire sur mon visage et Savin, plus psychologue qu'on ne le suppose, s'en rend compte. Son visage s'éclaire. Il esquisse un demi sourire qui montre sa satisfaction.

Au cours des années, je prendrai l'habitude de ces changements d'attitude. Quand il est vraiment très content... alors il chantonne.

Je quitte Savin et repars dans la Drôme en conservant un souvenir ébloui des tableaux vus. J'en parle à divers amis collectionneurs qui, plus tard, achèteront des œuvres du peintre auquel j'écris pour le remercier de son accueil.

Ainsi va commencer à s'établir entre nous un échange régulier de lettres qui ne prendra fin qu'au décès de l'artiste. Bien entendu, chaque fois que j'irai à Paris, trois fois par an, je serai invité chez lui. En dix neuf ans, j'ai dû déjeuner, souper et passer plusieurs heures, plus de cinquante fois. Et il est venu une dizaine de fois dans notre maison de Chavannes.

La maison de la rue Pauly n'existe plus, détruite après le décès du peintre pour laisser place à un grand immeuble. C'était un petit hôtel particulier tout en hauteur avec, en bas, une cour et un garage. On entrait dans un vestibule attenant à la salle de séjour. Tout était d'un goût parfait et en accord total avec la personnalité de l'artiste et les harmonies colorées employées dans ses œuvres : les murs d'un ton orangé pâle, les fauteuils recouverts d'un tissu vert mousse ou rouge sombre. De forts beaux meubles rustiques, au mur des plats en céramique, et un seul tableau ancien auquel le peintre tenait particulièrement. Au dessus d'un meuble, une tapisserie d'une matière admirable réalisée avec des laines qu'il avait fait filer à la main. Au premier étage, une chambre et un petit salon-bibliothèque dont les murs étaient couverts d'œuvres diverses : un beau tableau de Simon Segal, des dessins de Despiau, deux aquarelles de Rodin, un petit dessin de La Fresnaye et bien d'autres œuvres. Plus tard, un de mes tableaux prendra place sur un mur. De Savin, pas de tableau mais plusieurs très beaux bustes en céramique.

Pour me rendre chez Savin, je prenais le métro à Invalides et je m'amusais en voyant les rapports du nom de stations avec l'esprit de l'œuvre du peintre : on passait à "Gaîté" et l'on descendait à "Plaisance". De là, je gagnais à pied la rue Pauly et, toujours un peu intimidé, me retrouvais devant le portail de fer peint en vert sombre. Presque toujours, Savin lui-même venait ouvrir, le visage fermé, peu souriant, comme si on le dérangeait. J'étais légèrement mal à l'aise et je mis dix ans à m'habituer à cet accueil sachant que par la suite le climat évoluerait. Toujours habillé avec beaucoup d'élégance, se tenant très droit, Savin promenait avec aisance, dans la maison, sa haute taille et sa légère corpulence. Il allait chercher verres et bouteilles pour boire l'apéritif ou, plus tard, d'un commun accord, un "coup de rouge" pris dans la bouteille de Bordeaux déjà sur la table. Le repas commencé, l'atmosphère se détendait beaucoup et, comme je l'ai déjà dit, Savin devenait plus bavard, son épouse participant à la conversation avec beaucoup de calme, de bon sens et d'intelligence. Les repas étaient somptueux en qualité et en quantité. Nous étions trois mais il y avait de quoi manger pour six. Savin trouvait toujours que "je ne mangeais rien". Il faut dire que lui et sa femme faisaient honneur aux plats. Quand il y avait un rôti ou pièce de volaille à découper, on l'apportait sur la table et c'est Savin qui s'acquittait de ce travail avec une dextérité peu commune. Il jonglait avec les couteaux et les fourchettes et, voyant que je l'observais avec admiration, ce qu'il sentait fort bien, cela le mettait de bonne humeur.

Je crois qu'il était plus fier de son talent de chef de table que de son talent d'artiste. A la fin, toujours des desserts délicieux et souvent une énorme tarte aux pommes.

Il fallait que je regimbe pour l'empêcher de mettre dans mon assiette une trop grande portion dont je n'aurais pu venir à bout. A la fin du repas, on préparait le café. Madame Savin apportait un de ces vieux moulins de bois d'autrefois et le peintre, l'ayant calé entre ses genoux, tournait la manivelle.

Tout cela était amusant et sympathique. Beaucoup plus tard, il acheta un moulin électrique. Je plaisantais un peu "on voit bien que vous êtes maintenant un peintre arrivé. Vous avez abandonné les travaux serviles : vous êtes "motorisé". Mais il fallait faire attention, Savin était facilement susceptible.

Après le repas, j'étais invité à "monter à l'atelier" et l'expérience m'apprit qu'il n'était pas facile d'en redescendre quand le peintre faisait la faveur de vous y accueillir. On l'aurait gravement offensé en partant trop tôt. Je ne prenais, pour cet après-midi là, aucun rendez-vous.

Je m'asseyais sur un banc en face du chevalet et Savin, debout, commençait à me montrer les tableaux en train ou achevés depuis ma dernière visite. On revoyait aussi des œuvres plus anciennes car il ne cessait de transformer, de retravailler peu ou beaucoup. Il s'acharnait à peindre dix fois le linge blanc tenu par une baigneuse en changeant la forme ou le ton. Il y a des tableaux que j'aimais beaucoup et je ne cachais pas mon admiration. D'autres me semblaient "moyens" ou "pas assez au point". Je n'ai jamais eu l'esprit courtisan ce que Savin, finalement, appréciait. Je donnais donc une vague approbation.

Alors Savin, à l'affût de mes réactions, un peu fâché s'écriait "Il ne dit rien, il n'aime pas ça !". J'essayais de protester mollement mais le cœur n'y était pas. Madame Savin, présente, très lucide, me soutenait souvent. Elle avait une énorme action apaisante sur son mari lorsqu'il se mettait en colère pour des motifs, parfois, tout à fait futiles.

Au cours de mes nombreuses visites, j'ai passé bien des heures dans l'atelier. Il me laissait regarder partout et fouiller dans les cartons où étaient accumulées des aquarelles. Je feuilletais les multiples carnets de croquis rangés sur une étagère. Je m'extasiais devant certaines œuvres et Savin me regardait faire avec bonhomie, visiblement content, sans vouloir le montrer. Il répondait à mes compliments par des Beuh ! ou des Bah ! comme s'il attachait peu d'importance à ses œuvres d'étude.

Sinon au début, mais après quelques années, il admettait aussi que je consulte les œuvres dans une pièce fermée, réserve de tableaux anciens où, je crois, personne n'était admis. Pour des amis qui voulaient acheter une de ses œuvres, il me confiait parfois un choix d'aquarelles, de dessins ou de tableaux que j'emportais sous le bras, ficelés, entourés d'un simple papier.



A Valence, j'entretenais depuis des années des relations cordiales avec Mademoiselle Beau, conservateur du Musée où étaient exposés, je l'ai dit, trois tableaux de Savin. Au cours d'une visite, je parle du peintre, fais part de mon enthousiasme pour les œuvres que j'avais découvertes et qu'à Paris on ne connaissait pratiquement pas. Savin ayant une réputation bien établie de solitaire misanthrope, personne ne se risquait à aller le voir.

Je fus stupéfait d'apprendre que des critiques d'Art aussi célèbres que René Barotte ou Jean Chabanon qui avaient écrit des articles élogieux sur la peinture de Savin n'avaient jamais osé lui demander de visiter son atelier. Et il ne les avait jamais invités...

Pour en revenir à ma conversation avec Mademoiselle Beau, je lui dis : "Savin est un grand peintre drômois. Il a passé sa jeunesse à Valence. Pourquoi ne ferait-on pas une grande exposition au Musée ?" Mon interlocutrice un peu interloquée trouva l'idée bonne et décida qu'à la première occasion elle irait à Paris rencontrer Savin. Désintéressée et d'un dévouement sans limite pour "son" Musée, elle avait un caractère assez entier. J'étais un peu inquiet sur le résultat de cette rencontre. Mais tout se passa bien.

L'exposition eut lieu au printemps 1955. L'organisation avait été parfaite et le rassemblement des œuvres somptueux. Il y avait cinq salles avec des grands tableaux, des céramiques, des dessins, des aquarelles et enfin six tapisseries des Gobelins prêtées par l'Etat.

Savin était absolument ravi de faire cette exposition. Le vernissage rassemblait toutes les personnalités de la région. Le peintre était superbe dans un costume bleu marine orné de la Légion d'Honneur, un peu embarrassé mais souriant à tout le monde, heureux de voir tant de ses toiles rassemblées.

Le lendemain, il était convenu que Savin et sa femme viendraient déjeuner à Chavannes et feraient connaissance avec la maison et la famille. A midi, il me semble encore le voir, entrant, sa haute silhouette à contre-jour dans le soleil. Aussitôt, il me tend un petit rouleau de carton. Il contenait une aquarelle merveilleuse que j'ai toujours : un grand arbre sur la terrasse de Six-Fours. J'étais très touché mais Savin paraissait content de l'offrir et il me remercia encore pour les efforts que j'avais faits.

Bien des années après, Savin était toujours très content d'avoir fait cette exposition. Resté très ami avec Mademoiselle Beau, ils firent des tractations au sujet des toiles présentes au Musée et jugées par lui trop anciennes. Savin récupéra les trois tableaux et donna en échange une *baigneuse*, une *terrasse* avec fauteuils et un buste en céramique.

J'ai toujours regretté que *l'intérieur avec femme* ne soit pas resté au Musée comme témoin d'une époque. Je n'ai jamais revu *la route*. Quant aux *bouchers*, tableau à mon avis très remarquable, Savin décida un jour de le "retravailler". Je l'ai vu dans son atelier. Il avait progressivement tout repeint ! Il ne restait pas un centimètre carré de l'œuvre ancienne. Le tableau était très beau mais pourquoi n'avoir pas fait une nouvelle version sur une toile neuve en conservant l'ancienne, émouvante et pleine de qualités profondes ?

Devant moi, dans son atelier, Savin fit des retouches à cette nouvelle version des *bouchers*. Quand on voit les tableaux, on a l'impression qu'il "caressait la toile". Pas du tout, il frottait avec beaucoup de force, écrasant le pinceau sur le tableau. Par la suite, il reprenait les contours avec plus de délicatesse, avec un pinceau en poils de martre.

Les tableaux récents donnés au Musée n'eurent pas un sort heureux. Dans un inexplicable incendie, ils brûlèrent et Mademoiselle Beau racheta un grand tableau célèbre : *la noce paysanne*.



LES VENDANGEURS

Lithographie

27x19

